



HAL
open science

Raymond Aron, penseur des relations internationales

Bertrand Badie

► **To cite this version:**

Bertrand Badie. Raymond Aron, penseur des relations internationales : Un penseur “ à la française ”? Etudes du CEFRES n° 5, 2005. 2005. halshs-01159889

HAL Id: halshs-01159889

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01159889>

Submitted on 5 Jun 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Études du CEFRES



CEFRES

Centre français de recherche
en sciences sociales

N° 5 Novembre 2005

*Raymond Aron,
penseur des relations internationales.*

Un penseur « à la française » ?

Bertrand BADIE

Raymond Aron, penseur des relations internationales.

Un penseur « à la française » ?

Bertrand BADIE

Raymond Aron, spectateur engagé, était d'abord témoin de son temps. Un tel projet était vaste lorsqu'il se penchait sur la vie internationale : pour un homme qui fut tour à tour pacifiste, puis résistant, au cœur même de la barbarie et de l'apocalypse, la vie internationale signifiait d'abord le chaos, la guerre, la « bellicosité », la peur de l'autre et de la destruction. Il ne pouvait y avoir d'ordre que grâce à la menace et Hobbes l'emportait inévitablement sur Grotius. Qu'on se souvienne seulement que son maître-livre dans ce domaine, *Paix et Guerre entre les Nations*¹, fut publié en 1962, l'année de la crise de Cuba, et fut donc rédigé entre 1960 et 1961, alors que la Guerre Froide battait son plein, que Nikita Khrouchtchev cherchait à effrayer John Kennedy et que Berlin symbolisait l'enjeu d'un embrasement imminent. Nul ne s'étonnera non plus que Aron considérât de son vivant que son œuvre d'internationaliste devait déboucher sur un essai consacré à Clausewitz, *Penser la Guerre*², qui fut, dit-on, son œuvre préférée...

Il serait donc facile de présenter le maître français comme le théoricien, magistral et classique, de relations internationales essentiellement campées dans l'état de nature, reproduisant à l'infini des « Guerre en chaîne »³, celles-là même qui appartiennent « à tous les temps historiques et à toutes les civilisations »⁴. Averti plus que tout autre de l'horreur de la guerre et du coût inouï de la défaite, Raymond Aron philosophe ne pouvait que caler son œuvre entre un réalisme intransigeant et la recherche obstinée des voies qui protègent de la catastrophe. En tant que sociologue, il ne pouvait qu'asseoir son objet sur une représentation des relations inter-étatiques qui, selon sa formule, permettrait de « rêver à l'unité de l'espèce humaine »...

Cette vision traditionnelle de l'auteur et de son œuvre est pourtant trop simple, voire simpliste. Elle laisse de côté des évidences qui distinguent une production scientifique en réalité inclassable dans les nomenclatures habituelles des théories. Aron était en même temps

¹ Aron (R), *Paix et Guerre entre les nations*, Paris, Calmann-Levy, 1984 (1^{ère} éd. 1962).

² Aron (R), *Penser la guerre : Clausewitz*, Paris, Gallimard, 1976, 2 tomes.

³ Aron (R), *Les Guerres en chaîne*, Paris, Gallimard, 1951.

⁴ Aron (R), *Paix et Guerre entre les nations*, op. cit., p. 157.

sociologue et philosophe, économiste et historien, guère éloigné du droit que son père enseignait : cette interdisciplinarité rend dès lors sa vision beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît et tranche très fortement avec la théorie réaliste à laquelle on l'assimile trop facilement. Il s'inscrit en outre dans une filiation qui mène de Hobbes à Weber, donc résolument européenne, mais qui n'aboutit vraiment ni à Morgenthau, ni à Kenneth Waltz auxquels il s'est opposé plus qu'on ne le dit. Philosophe de l'Etat, mais sociologue lucide, il a en fait cherché à se définir dans un dilemme permanent, ne voulant rompre ni avec le dogme réaliste ni avec une imagination sociologique qui annonçait déjà la sociologie des relations internationales.

En fait, le moment aronien, tant marqué de guerre froide, laisse apparaître une double bifurcation : celle d'un réalisme de facture européenne équivoque et sceptique, qui se distingue du positivisme politologique nord-américain ; celle d'une sociologie résolument weberienne qui s'affiche aujourd'hui comme la rivale d'une sociologie durkheimienne qui commence à peine à irriguer l'approche des relations internationales. Double balancement qui rend compte de l'originalité d'Aron, mais aussi de son actualité : l'auteur survit à la guerre froide, parce qu'il pose des questions épistémologiques qui sont plus que jamais pertinentes.

Une filiation européenne :

Au moment où paraissait *Paix et Guerre*, la science des relations internationales était domiciliée aux Etats-Unis. Cette hégémonie remontait probablement à 1948, et à la parution de *Politics Among Nations*⁵ dont on dit souvent qu'elle influença l'œuvre aronienne. Le succès de Morgenthau fut certes considérable, comme le suggère sa traduction en des dizaines de langues : notons pourtant que son œuvre majeure ne fut jamais traduite en français... Hégémonie ne veut pas dire non plus monopole : l'école anglaise s'en distingua très tôt ; David Mitrany et John Burton surent lui opposer une vision plus sociale et plus humaniste des relations internationales, tandis que les travaux de Hedley Bull faisaient une large place à la capacité des Etats de passer

⁵ Morgenthau (H), *Politics Among Nations*, New York, Knopf, 1948.

^{VI} Mitrany (D), *A Working Peace System*, London, Royal Institute of International Affairs, 1943.

Burton (J), *World Society*, Cambridge, Cambridge University Press, 1972.

Bull (H), *The Anarchical Society*, Londres, Macmillan, 1977.

contrat entre eux^{VI}. Quant à Aron lui-même, partant d'un imaginaire hobbesien sensiblement différent, il lui opposa en fait une autre épistémologie.

Un autre imaginaire hobbesien

Nul doute qu'Aron et Morgenthau se retrouvent autour de la figure hobbesienne du gladiateur qui est au centre de leur œuvre respective. La maxime « Survivre, c'est vaincre » est bien leur héritage partagé, décrivant un point de départ commun qui appartient à une mémoire solidaire et à une actualité perçue et reçue de la même manière. On voit bien le lien qui réunit l'image du gladiateur à la thématique clausewitzienne. Mais on doit d'abord la ramener à une sociologie et à une philosophie de l'Etat, toutes deux rigoureuses, exigeantes et déjà optimales par rapport au maître américain. L'état de nature aronien est directement relié à l'absence de monopole de la violence physique légitime qui caractérise la société internationale. Aron retient d'abord que celle-ci n'est pas weberienne : par défaut de monopole, une telle société ne peut-être qu'anarchique et endémiquement violente. L'affirmation sociologique débouche sur une intuition philosophique fondamentale : dès lors que nul ne détient un tel monopole, l'usage international de la violence devient normal, légal et légitime, ce qui donne à la guerre un sens que le conflit n'a pas ou n'a plus au sein des sociétés nationales. Cette violence autorisée est pour autant effrayante dans son risque de dissémination : hobbesien et weberien, Aron ne l'accorde donc qu'à l'Etat, donnant ainsi tout son sens à la dialectique du diplomate et du soldat...

La posture est cependant plus philosophique que sociologique : Aron n'ignore pas, en bon sociologue, que le nombre d'acteurs capables de produire de la violence internationale est infini. Mais, dans une démarche essentiellement normative, il pose le postulat que la société internationale ne pourrait pas survivre si on ne limitait pas aux seuls Etats le droit de concourir de manière violente : le seul élargissement du célèbre privilège weberien du monopole étatique au champ de l'international permet ainsi de réconcilier une nouvelle fois philosophie et sociologie. La pierre angulaire de l'œuvre aronienne est par là même posée : elle consacre une très forte intuition qui revient aujourd'hui au centre même de l'actualité scientifique et politique. Cette intuition pose que l'ordre international (c'est-à-dire la stabilité minimale empêchant

^{VI} Mitrany (D), *A Working Peace System*, London, Royal Institute of International Affairs, 1943.
Burton (J), *World Society*, Cambridge, Cambridge University Press, 1972.
Bull (H), *The Anarchical Society*, Londres, Macmillan, 1977.

l'entropie du système) implique une distinction claire entre violence d'Etat et violence privée, violence admise et violence prohibée, selon une opposition que la philosophie politique pose depuis longtemps à propos de la Cité. Cette dualité a accompagné l'essor du modèle westphalien, a atteint sa consécration avec le système bismarckien, les deux guerres mondiales et la guerre froide. Il n'est pas indifférent de noter ici qu'elle est aujourd'hui en crise. La prolifération d'Etats faibles, puis d'Etats manqués (*failed States*) et d'Etats effondrés (*collapsed States*), la perte de légitimité des Etats importés, l'irruption en masse de nouveaux acteurs sur la scène internationale, la montée des allégeances religieuses ou communautaires l'emportant sur l'appel citoyen enlèvent à l'impeccable dualité d'antan sa pertinence sociologique. Si le raisonnement demeure intact sur le plan philosophique, Weber n'est plus au rendez-vous : la distinction est de moins en moins perçue comme juste au moins par la partie la moins intégrée de la population, celle-là même qui est précisément la plus impliquée dans les conflits internationaux. De surcroît, ceux-ci changent de nature et sont de moins en moins inter-étatiques et clausewitziens, s'éloignent du heurt classique de deux violences d'Etat. Les guerres coloniales, les guerres civiles alimentées de l'effondrement des Etats et tout cet ensemble imprécis ou mal conceptualisé qu'on range sous la dénomination commode de « terrorisme » mettent en scène des violences privées couramment tenues pour plus légitimes que celles issues des Etats. Plus encore, la légalité ou la légitimité de ces dernières sont de plus en plus contestées. Elles ont certes été déjà décrédibilisées par les horreurs et les génocides issus du totalitarisme, par la prolifération des crimes de guerre (Dresde, Hiroshima, Sétif, Mi-Lay, Deir-Yassin...), laissant pourtant planer l'hypothèse que ces abominations étaient soit extérieures au droit de la guerre, soit dérivées d'un usage outrancier et dévoyé de celui-ci. Aujourd'hui ce droit est remis en cause dans son principe, non seulement par les courants pacifistes qui appartiennent déjà à une histoire longue, mais par la simple remarque qu'en se brouillant de plus en plus, la distinction entre violence publique et violence privée enlève à la première cette réputation de justice auprès des individus, qui fonde la légitimité weberienne...

Ce débat sociologique – sinon philosophique – essentiellement weberien et aronien s'inscrit désormais au centre de l'analyse des relations internationales. On peut s'appuyer sur la philosophie de Raymond Aron pour en mesurer toutes les conséquences et pour redouter avec lui qu'en constatant la péremption sociologique de la fameuse distinction, on débouche sur une anarchie pire encore que celle qui faisait le cauchemar de Hobbes. Preuve est ainsi faite de la

justesse d'une vision qui faisait de la question de la violence physique légitime la base même de l'identité des relations internationales. Encore faut-il admettre que la posture était d'abord et demeure toujours éminemment philosophique et qu'elle est de moins en moins sociologique : peut-être faudra-t-il chercher hors de Weber et du côté de Durkheim la contre-proposition salutaire, éventuellement en termes de solidarité...

Restant délibérément hors de ce débat, Aron nous offre une sociologie des conflits internationaux qui s'installe logiquement au centre même de son œuvre et qui s'inscrit parfaitement dans la lignée qui conduit de Hobbes à Clausewitz. Du maître anglais, il reprend les sources classiques de la guerre : puissance, gloire et idéologie actualisent plus qu'elles ne défont les références à la rivalité, la méfiance et la fierté. Dans les deux cas, le gladiateur reste l'acteur essentiel : épousant chez Hobbes les traits psychologiques fondamentaux du lutteur, il est chez Aron davantage marqué des vertus collectives chères au sociologue, mais surtout de l'affrontement de deux visions du monde qui caractérisait clairement le second conflit mondial et la guerre froide. On y trouve aussi l'idée fortement weberienne de puissance que Raymond Aron préfère à celle d'intérêt national promue par Morgenthau.

On comprend que cet attachement au postulat hobbesien installe solidement notre auteur dans un pessimisme récurrent qui l'amène tant à estimer gravement les dangers de la Guerre Froide, qu'à laisser assez largement de côté les hypothèses d'un dépérissement de celle-ci. La « concurrence millénaire » entre les nations explique la récurrence de la guerre, là où la coexistence pacifique ne saurait être qu'un aménagement fragile. Tout juste Aron concède-t-il que, dans cet affrontement presque naturel, la configuration multipolaire est moins dangereuse que la bipolarité dont il était le témoin inquiet. En sociologue, il ouvre cependant une brèche, rappelant que le gladiateur n'est qu'une image et que, de chaque Etat, dérivent clairement des demandes internes qui ont leur pertinence internationale. Là, le sociologue abandonne Hobbes et ouvre à une autre vision dans laquelle la rivalité des lutteurs n'a plus la simplicité d'antan, laissant entrevoir d'autres entrepreneurs de violence, mais aussi des formes subtiles de solidarité qui ne s'accommodent plus de l'image du gladiateur hobbesien.

On atteint ici le dilemme aronien : l'Etat est dominant ; il *doit* être dominant, mais, nous rappelle-t-il, plus tard, « au fil des jours, il semble passer à l'arrière-plan »⁶. Observateur du conflit israélo-palestinien, il sait l'importance du facteur religieux, bien avant que celui-ci ne

⁶ Aron (R), *Paix et Guerre entre les nations*, *op.cit.*, p XXXVII

fasse fortune dans la littérature scientifique ; analyste attentif des questions économiques internationales, il ne manque pas de souligner leur importance ; nourri de sociologie, il sait la diversité des acteurs qui pèsent ou qui jouent sur la scène internationale. Il regrette, dans ses *Mémoires*, de ne pas avoir accordé à ces facteurs toute l'importance qu'ils requéraient en confessant même alors qu'il « [avait] à moitié manqué [son] but ». ⁷ Il rappelle, en même temps, dans *Les Dernières Années du Siècle*, que le système inter-étatique n'était qu'un aspect particulier de la société internationale ⁸, suggérant ainsi l'extrême diversité de celle-ci, mais aussi la nécessité de distinguer analytiquement les conduites diplomatico-stratégiques, dans des rationalités qui leur sont propres sans être exclusives : en cela, il n'est pas hobbesien, il campe hors de l'orthodoxie réaliste et près d'une sociologie des relations internationales qu'il semble appeler de ses vœux, tout en redoutant la pratique qui pourrait en dériver...

Aussi, lorsqu'il s'interroge sur les unités constitutives du tout, Aron concède volontiers que la politique extérieure répond à des déterminants multiples, correspondant à toute la palette du sociologue ; lorsqu'en revanche, il retourne vers le système inter-étatique, il renoue volontiers avec l'image plus traditionnelle de la rivalité entre combattants. D'où l'importance, dans son œuvre, de la référence au système qu'on trouvera davantage chez les néo-réalistes américains, comme Kenneth Waltz, largement postérieur au maître français, que chez Morgenthau lui-même. Encore que Waltz suive Raymond Aron sur le thème de la polarité des systèmes, mais sans s'intéresser réellement à la distinction entre systèmes homogènes et systèmes hétérogènes qui fait pourtant l'objet d'un chapitre essentiel de *Paix et Guerre*.... A nouveau, on retrouve l'analyste de la Guerre Froide, la passion et l'inquiétude pour les rivalités idéologiques et surtout le réflexe sociologique qui rappelle que l'arène hobbesienne n'a pas du tout la même configuration lorsque les gladiateurs relèvent du même type sociopolitique et lorsqu'ils s'apparentent à des marques différentes. En cela, le système de la Sainte-Alliance était profondément distinct de celui de la Guerre Froide et probablement moins dangereux. Les réalistes purs n'aiment pas beaucoup ce discours qui se rapproche en fait de celui de la paix positive ou de la paix démocratique, mais qui devient aujourd'hui très heuristique, alors que la chute du Mur a brouillé les lignes de partage, exagéré chez certains les différences culturelles et surévalué chez d'autre l'hégémonie normative de l'hyper-puissance.

⁷ cf. Hoffmann (S.), « Raymond Aron », in Châtelet (F.) et al., ed. *Dictionnaire des oeuvres politiques*, Paris, PUF, 1989, p 36

⁸ Aron (R.), *Les Dernières Années du Siècle*, Paris, Julliard, 1984, p 19.

La sociologie contre la théorie

Le sociologue n'a pas seulement enrichi la théorie dominante de facteurs et de paramètres nouveaux. Il cherche aussi à la conduire à plus de modestie, en tout cas à plus de scepticisme. De façon très explicite, la sociologie place Raymond Aron entre l'événement et la théorie, selon une épistémologie qui marque probablement la personnalité de la vieille Europe face aux hardiesses américaines. On peut même penser que ce clivage affirmé par notre auteur inaugure une différence qui a encore tout son sens aujourd'hui.

En bon weberien, Aron opte pour une théorie compréhensive des relations internationales, opposant des doutes nourris à la théorie explicative que le positivisme triomphant offre au réalisme et au néo-réalisme. Récusant tout monodéterminisme, et notamment celui trop simple de l'intérêt national, le sociologue français oppose à Waltz la prudente épistémologie de l'interprétation qui fera d'ailleurs plus tard son retour Outre-Atlantique. Il insiste notamment sur plusieurs particularités des relations internationales qui n'ont ni objet unique, ni cause instituée.⁹ Si on pouvait prétendre à une construction exacte en ce domaine, la fortune du spécialiste serait faite depuis longtemps, et aujourd'hui encore plus... D'ailleurs, Aron lui-même n'a jamais cherché à jouer les conseillers du prince : le modèle français se distingue à nouveau du modèle américain !

La démarche interprétative appelle une rigueur qui manque peut-être à un certain scientisme d'Outre-Atlantique : elle récusé toute prédiction, tout déterminisme, tout raisonnement monocausal et, en fait, l'idée même de causalité. L'intelligibilité du réel constitue déjà un objectif ambitieux auquel Aron entend se limiter : construire les concepts de base, concevoir la configuration de la société internationale, en distinguer les dangers constituent les seules ambitions raisonnables de l'homme de science pouvant aider éventuellement à éviter, par lucidité, la destruction collective. Le système construit par Waltz explique, celui que nous propose Raymond Aron aide à lire le réel. En cela, les deux œuvres opposent deux épistémologies qui illustrent bien la première bifurcation.

⁹ Aron (R.), « Qu'est-ce qu'une théorie des relations internationales ? », *Revue française de science politique*, 17, octobre 1967, p 837 - 861

Weber contre Durkheim ?

La seconde bifurcation est au centre de l'aventure européenne : elle oppose Weber, le sociologue de la puissance et de l'Etat, à Durkheim, le sociologue de l'intégration. On sait que Raymond Aron était, de par sa formation, d'abord weberien, bon connaisseur de la sociologie allemande. Mais on est tenté de remarquer aussitôt qu'il écrivait dans un contexte qui se prêtait déjà davantage à une lecture weberienne des relations internationales : peut-être ce contexte a-t-il changé aujourd'hui, conduisant à une revanche de l'auteur de la *Division du Travail Social*.

Un weberien dans l'arène internationale

Les liens entre Aron et Weber sont connus de tous. L'auteur de la *Sociologie allemande contemporaine* a regardé la scène internationale en mobilisant d'abord les connaissances héritées du « maître de la sociologie compréhensive », celui-là même dont « l'œuvre s'impose comme le modèle d'une sociologie historique et systématique à la fois ».¹⁰ Aron rappelle que, pour Weber, « la politique est par essence un effort vers la puissance »¹¹, sans que, pour autant, la puissance ne soit une fin en soi, mais un instrument qu'il convient de ramener à des buts métaphysiques, inscrits dans la culture, la grandeur des collectivités ou la justice des rapports sociaux.

Cette préoccupation visant à ouvrir la joute internationale aux grands problèmes de société fait d'Aron l'un des inventeurs de la sociologie des relations internationales. Elle marque une nouvelle fois ce qui le distingue de la théorie réaliste anglo-saxonne. Non seulement l'auteur est conscient de la dimension religieuse et culturelle des conflits contemporains (ce qui est l'évidence pour un weberien), mais il ne cesse de rappeler l'importance du paramètre économique allant même, dans *Penser la Guerre*, jusqu'à s'interroger sur la survie de l'univers clausewitzien dans un monde qui doit faire face à l'augmentation du prix des hydrocarbures. Dès *Paix et Guerre*, Aron admet d'ailleurs clairement l'existence d'une société transnationale, faite « d'échanges commerciaux », d'organisations « qui passent par-dessus les frontières »...¹²

Toute la complexité de l'œuvre est ailleurs : les dimensions sociales – et sociologiques – de l'international n'abolissent pas le primat du politique. Non pas que celui-ci ne connaisse

¹⁰ Aron (R), *La Sociologie allemande contemporaine*, Paris, PUF, 1981 (1^{ère} édition 1935), p 81

¹¹ *ibid*, p 104

¹² Aron (R), *Paix et Guerre entre les nations*, *op.cit.*, p 113

aucune antériorité : bien au contraire, Aron le rattache volontiers à une multidétermination particulièrement complexe. En fait, le politique s'impose déjà parce qu'il est le passage obligé du jeu international : parce que celui-ci repose sur la puissance et la force, l'Etat ne saurait dépérir ni être aboli, ni même contourné. A nouveau témoin de son temps, l'auteur constate qu'à « Moscou, Pékin ou Washington », les instances de commandement continuent à disposer des instruments de violence. Si le pacte hobbesien crée de la politique, le défaut du pacte rend celle-ci encore plus incontournable. Dans un univers de violence libre, seul l'Etat peut produire de la défense. Aron n'écrit-il pas au moment même où la décolonisation conduit à la naissance de dizaines d'Etats tous plus attachés à leur souveraineté et leur prétention d'exercer le monopole de la violence physique légitime ? On retrouve ici une idée force de l'auteur : le système inter-étatique est un aspect particulier de la société internationale, mais que le jeu de puissance rend central, incontournable et surtout coordinateur de tous les actes qui s'y déploient...

Il convient dès lors d'interroger cette mystérieuse exigence fonctionnelle, ce passage obligé par l'Etat. Derrière l'argument, on trouve d'abord le Raymond Aron weberien, le sociologue de la puissance qui rappelle que celle-ci se définit par sa capacité d'imposer à l'autre sa volonté. Dans une société internationale qui n'est pas fondée sur le droit, l'optimum d'ordre et de sécurité repose donc naturellement sur l'instance qui dispose du monopole de la violence légitime : l'Etat est ainsi au centre du jeu international, l'acteur exceptionnel auquel doit recourir tout individu ou tout groupe qui y déploie sa stratégie. En bon weberien, Aron tient la puissance pour l'ultime ruse de la raison et donc l'Etat pour le dernier recours de toute entreprise internationale.

Le Raymond Aron sociologue est alors relayé une nouvelle fois par le Raymond Aron philosophe. Cette description impeccablement weberienne de l'ordre international se double d'un jugement normatif qui probablement l'emporte sur toute autre considération : le rôle exceptionnel de l'Etat tient à ses vertus propres, sa capacité de modération, en fait son aptitude à jouer les garde-fous. On sait que, dans *Penser la Guerre*, notre auteur dit de l'Etat, de la nation et de l'armée : « que l'on supprime ces concepts et l'histoire politique devient incompréhensible, fureur aveugle et tumulte chaotique »...¹³ La philosophie de l'histoire ne se sépare pas d'une thèse centrale dans la vision qu'il nous propose : l'Etat est une valeur dont l'humanité ne saurait faire abstraction sans se mettre en danger. Si progrès il peut et il doit y avoir, celui-ci ne peut

¹³ Aron (R), *Penser la Guerre...*, *op.cit.*, p 229

passer que par la consolidation de l'Etat sur la scène internationale. La vision est en fait militante : juste revendication de celui qui fut le témoin de tous les excès et de toutes les folies associés à la négation ou à la destruction de l'Etat-incarnateur de la raison universelle.

Aussi, dans *Penser la Guerre*, Aron n'hésite-t-il pas à confesser sa préférence pour la personnification de l'Etat : « Etant donné les passions des foules et les intransigeances idéologiques, il faut regretter que les Etats ne ressemblent pas davantage à des personnes et non déplorer la personnification de l'Etat »¹⁴ Belle validation normative des excès souvent reprochés aux tenants réalistes du réalisme le plus dur...

Aron, dans ce contexte, n'hésite pas : mieux vaut favoriser l'étatisation des jeunes nations que la retarder ; la reconnaissance de l'autre sous forme d'Etat est gage de modération et de paix. L'Etat doit donc rester au centre des relations internationales, parce que cette place est conforme à la réalité empirique, mais surtout parce qu'elle relève du souhaitable. Weberien et hégélien, Aron trace un sillon fondamentalement européen dans l'univers de la théorie des relations internationales : la société civile – des néo-conservateurs ou des libéraux – est tenue en marge.

Weber ou Durkheim ?

Cette vision weberienne s'inscrit dans l'histoire : quand on regarde l'international aujourd'hui, on est moins sûr que la politique se ramène autant à un effort vers la puissance ; on est moins convaincu des vertus de la puissance ou plus exactement de son efficacité et de sa pertinence ; on est moins certain que l'Etat soit en mesure de tout contrôler, de tout endiguer et de maîtriser toutes les violences ; on s'interroge aussi sur cette société internationale que Raymond Aron nous présentait comme « relationnelle » et en rien institutionnelle, étrangère au droit, rebelle à tout pouvoir commun...

Il ne s'agit pas ici de se demander si notre auteur était davantage témoin de son temps qu'analyste d'un ordre international atemporel, ni encore moins de s'essayer naïvement à clore le « moment aronien »... La démarche serait d'autant plus absurde qu'en bon philosophe de

¹⁴ *ibid*, tome 2, p253

l'histoire, Aron était averti des subtilités de la chronologie et nous enseignait les leçons qu'il en tirait. La question est autre : le Aron épistémologue nous incite à rompre avec tout systématisme, toute causalité rigide : il nous encourage donc à porter ici un regard historique et critique sur la « charpente » weberienne de la vie internationale.

En partant de la puissance, Weber nous remet, comme Raymond Aron, sur la piste du gladiateur hobbesien. L'international vivrait au rythme du combat qui l'oppose à son semblable, celui-là même qui incite à « penser la guerre », à personnifier l'Etat, à distinguer un système inter-étatique au centre de la société internationale. La démarche peut paraître intacte et trans-historique à ceux qui veulent bien y croire. Elle est même capable de sécréter à l'infini les conditions de sa vérification empirique. Elle peut donner encore aujourd'hui la parfaite illusion de sa vertu explicative. On peut pourtant faire l'hypothèse qu'elle dépend d'une relation schmittienne de « bellicosité » opposant des Etats de capacité égale : au lieu d'être première, la puissance est peut-être entretenue par une relation de rivalité et de concurrence qui appartient aussi à l'histoire. Le Gladiateur de Hobbes fait usage de la puissance et même se confond avec elle parce qu'il doit faire face à son double. Que soudain l'arène soit envahie par une multitude d'acteurs, divers et hétérogènes par leur gabarit, leur ressource, leur objectif, leur façon d'être ou de penser, et la puissance devient aussitôt incertaine, inefficace, perdant ses vertus ordinatrices... La figure du gladiateur se prêtait magnifiquement aux réalités de la Guerre Froide : elle offrait même aux deux finalistes un bonus de puissance qui les plaçait au-delà de leur capacité réelle : peut-être la post-bipolarité dévalue-t-elle la même puissance jusqu'à la placer en-deçà de la capacité dont pourraient se réclamer les Etats.

Pour repartir de la grammaire aronienne elle-même, c'est-à-dire du système, on peut donc dire que celui-ci crée les conditions dont dépend en partie la puissance qui gagne alors le statut peu weberien de variable dépendante. Cette hypothèse nous conduit dans le camp de Durkheim dont Aron nous dit précisément que le « thème central » est de définir « la relation entre les individus et la collectivité »¹⁵ L'action sociale weberienne s'efface alors devant une réflexion qui porte prioritairement sur le rapport de l'individu au tout.

Ni Durkheim ni Weber ne se sont attardés sur les relations internationales. On perçoit pourtant aisément comment ils conduisent à interroger celles-ci de façon fondamentalement différente. Le sociologue allemand incite à s'intéresser à l'action et à la puissance, rejoignant

¹⁵ Aron (R.), *Les étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, 1971, p 321

Hobbes et son gladiateur. Le sociologue français nous invite à partir des collectivités, donc à y rechercher les sources réelles d'une action internationale qui n'appartient plus au seul stratège. Mais elle nous incite aussi à penser le système international, en même temps comme producteur d'*intégration* et d'*anomie*. On peut même faire l'hypothèse qu'avec la mondialisation, le système international acquiert aujourd'hui des propriétés d'interdépendance qui le rendent comparable aux nations européennes, telles que Durkheim les analysait de son temps...

Raisonnement en terme d'intégration mène à prendre le contre-pied de la vieille idée hobbesienne et clausewitzienne de rivalité conflictuelle. Une telle posture n'implique bien entendu ni de nier toute forme de conflit, ni de décréter l'avènement du gouvernement mondial. La démarche conduit à observer de manière privilégiée les interactions qui prolifèrent, à en évaluer la diversité et la portée, à apprécier les buts communément partagés qui s'en dégagent, à poser l'hypothèse d'une conscience collective en formation. On retrouve là des questions banalisées par la sociologie des relations transnationales, mais déjà introduites par David Mitrany et John Burton en leur temps. On découvre aussi, derrière ces concepts durkheimiens, les rubriques désormais consacrées : flux transnationaux, gouvernance mondiale, régulation multilatérale, biens communs de l'humanité, régimes internationaux, normes et valeurs communes...

Raisonnement en termes d'anomie est aussi une façon de montrer les limites de l'intégration et de rappeler que celle-ci ne peut être en aucun cas postulée. Une telle démarche permet surtout de dépasser l'autre face de la puissance, celle qui suppose que la volonté des gladiateurs et leur rivalité millénaire expliquent l'essentiel de la conflictualité mondiale. Le concept durkheimien d'anomie suggère que celle-ci peut aussi dériver de facteurs sociaux et non plus seulement stratégiques, qu'elle peut-être liée à un défaut d'intégration sociale nationale, voire d'un manque d'intégration sociale internationale. Il donne à penser que la violence internationale n'est pas exclusivement dépendante des conduites diplomatico-stratégiques, mais peut être aussi de nature sociale, donc échapper au contrôle des Etats et même condamner leur politique de défense à l'inefficacité. Il implique enfin, dans un retour weberien, que cette violence d'une autre nature favorise la constitution d'entrepreneurs de violence qui ne sont plus des Etats, qui ne s'apparentent plus aux gladiateurs hobbesiens et qui s'inscrivent donc difficilement dans le système inter-étatique.

Ce retour de Durkheim a incontestablement des affinités avec l'actualité internationale post-bipolaire. Qu'elle trouve ses prémisses dans l'œuvre de Mitrany suggère cependant qu'il est lié aussi à des débats épistémologiques et théoriques qui transcendent l'histoire et la chronologie et dont Aron ne peut être exclu. Il est en fait associé à une tension de plus en plus marquante entre une approche de l'international fondée sur l'action, d'inspiration weberienne et très présente dans l'œuvre aronienne, et une autre, partant de la fonction, plus durkheimienne, marginalisée par Raymond Aron et considérablement confortée tant par la fin de la bipolarité que par les progrès de la mondialisation.

Aucune de ces deux approches n'a pu véritablement prévoir la chute du Mur et la transformation du système. Ceux qui s'inspiraient de Weber et mettaient l'accent sur la puissance donnaient inévitablement une prime à l'idée d'une rivalité infinie qui confortait l'un et l'autre des gladiateurs dans leur propre puissance. Eviter la destruction collective conduisait à une prudence qui confirmait le système. Ceux qui étaient influencés par Durkheim présentaient peut-être que la mondialisation aurait raison du conflit, mais en développant l'hypothèse que celle-là apprivoiserait celui-ci au lieu de le dépasser purement et simplement, et de lui substituer d'autres formes de violence.

En fait, en tant que sociologue qui se saisit de l'international, en tant que promoteur de l'interdisciplinarité, en tant que critique sceptique de la théorie réaliste anglo-saxonne, en tant qu'adepte d'une vision systémique des relations internationales, Raymond Aron était, plus que tout autre, au centre de ces interrogations et de ces dilemmes. Spectateur engagé, il cherchait pour autant à comprendre un présent encore très hobbesien, plutôt qu'à imaginer un ordre international futur. Il le fit autant contre les naïvetés du *main stream* réaliste que contre les constructions utopiques qui les défiaient alors. Telle était la solitude de Raymond Aron.

Publications du CEFRES

Éditions du CEFRES

— Christian Lequesne, Lenka Rovná (dir.). - “Zastoupení Evropské pětadvacítky v Evropském parlamentu”, 2005. 133 p.

— Maxime FOREST, Georges MINK (dir.). - “Post-communisme: les sciences sociales à l'épreuve”, 2003. 221 p.

— Muriel BLAIVE, Georges MINK (dir.). - “Benešovy dekrety. Budoucnost Evropy a vyrovnávání se s minulostí”, 2003. 123 p.

— Miroslav NOVÁK. - “Une transition démocratique exemplaire? L'émergence d'un système de partis dans les Pays tchèques”, 1997. 190 p.

— Laurent BAZAC-BILLAUD. - “Kroměříž '98 : Pour une Moravie nouvelle / Budoucnost zatopených území”, 1997. 90 p.

Études du CEFRES

— Bertrand Badie, *Raymond Aron, penseur des relations internationales. Un penseur « à la française » ?*, Étude du CEFRES n° 5, disponible en ligne :

<http://www.cefres.cz/publications/etude5.pdf>

— Olivier Plumandon, *Organisations patronales et tripartisme en République tchèque*, Étude du CEFRES n° 4, disponible en ligne :

<http://www.cefres.cz/publications/etude4.pdf>

— *Proměny „sladké Francie“. Otázky francouzských dějin 30. a 40. let 20. století*, Étude du CEFRES n° 3, disponible en ligne :

<http://www.cefres.cz/publications/etude3.pdf>

— Carole Pommois, *La consommation à Prague : impacts sur l'espace urbain*, Étude du CEFRES n° 2, disponible en ligne :

<http://www.cefres.cz/publications/etude2.pdf>

— Cyrille Billaud et François Richard : *Les élections européennes de juin 2004 en Pologne, République tchèque et Slovaquie*, Étude du CEFRES n° 1, disponible en ligne :

<http://www.cefres.cz/publications/etude1.pdf>

La Lettre du CEFRES

Vous pouvez également consulter en ligne sur le site du CEFRES : www.cefres.cz la **LETTRE DU CEFRES**, également disponible sur demande (cefres@cefres.cz)

Archives des publications du CEFRES

Vous pouvez également consulter en ligne sur le site du CEFRES : www.cefres.cz la série des **CAHIERS du CEFRES** et des **DOCUMENT DE TRAVAIL** (rubrique : publications/archives)